Document généré le 25 avr. 2024 00:24

Liberté

Au coeur de l'homme

Jean Rousselot

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30574ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rousselot, J. (1973). Au coeur de l'homme. *Liberté*, *15*(1), 154–157.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Au coeur de l'homme

Il a déjà paru tant de livres sur Gérard de Nerval que je craignais de trouver des redites dans celui qu'André Lebois vient de publier sous un bien beau titre : *Fabuleux Nerval*[1]. J'avais tort. André Lebois a en effet une façon bien à lui d'éclairer, de l'intérieur, les oeuvres qu'il aime. Au point de leur rendre une vivacité que trop de gloses ont souvent étouffée. Ne revenant pas sur les épisodes connus de la vie de l'auteur *des Filles du Feu* et des *Chimères,* il en détaille, en revanche, tels moments restés obscurs ou que l'on avait négligés. Encore s'attache-t-il exclusivement à ceux des faits et gestes de Nerval qui concourent à la formation de son domaine mystique et à la composition de son « opéra fabuleux ». Ses voyages en Orient, en Allemagne, ses rencontres (avec Liszt, par exemple), sans oublier ses immenses lectures et sa fréquentation passionnée de toutes les traditions ésotériques, ont inspiré à André Lebois de profondes et souvent toutes neuves réflexions. Ce qu'il dit, notamment, de l'influence de Du Bartas sur Nerval n'avait encore jamais été dit et l'on n'avait pas encore aussi bien montré en quoi la connaissance du chamanisme et de la franc-maçonnerie des Druses conditionnèrent la « rêverie hypernaturaliste» d'un poète en qui l'on a reconnu le précurseur, non seulement du surréalisme, mais de toute l'aventure spirituelle d'aujourd'hui. « On ne me trouve pas fou en Allemagne », disait Nerval entre deux

(1) L'Amitié par le Livre et Editions Denoël.

séjours dans la clinique parisienne du docteur Blanche, le père de la psychiatrie. Pour André Lebois, Nerval est un « fou à délier ». La formule est heureuse. Elle donne la mesure d'une forme de critique qui est selon moi la meilleure, celle qui doit au moins autant aux éclairs et attouchements de l'intuition qu'à la plus complète érudition.

Pourquoi Verlaine n'avait-il pas rangé Nerval parmi ses *Poètes Maudits ?* Il n'y parlait que de Tristan Corbière, d'Arthur Rimbaud et de Stéphane Mallarmé, auxquels, dans une seconde édition, il ajoutant Marceline Desbordes-Valmore, Villiers de l'Isle-Adam et un « pauvre Lélian » qui n'était autre que lui-même. Dans ses *Poètes maudits d'aujourd'hui*[2]; Pierre Seghers n'a pas trouvé moins de douze poètes à arracher à leur malédiction, rien que pour la période 1946-1970. A croire, et je le crois, que notre époque de grand progrès matériel, mais aussi de barbarie, s'acharne plus cruellement que les autres sur ces « chercheurs d'absolu » que sont les poètes, conjointement avec le fameux « guignon » baudelairien qui, lui, est de tous les temps et les vise en tout premiers.

Certains de ces douze maudits furent plus ou moins connus, de leur vivant : André de Richaud, qui traîna d'hospice en hospice, comme Verlaine ; Armand Robin, qui savait toutes les langues, mort dans des conditions demeurées suspectes ; Ilarie Voronca, à nous venu de Roumanie comme son ami Tristan Tzara, et qui se suicida par désespoir d'amour. Quant à Antonin Artaud, sa célébrité fut à l'échelle de sa malédiction : immense et terrifique. Mais qui a jamais entendu parler, en dehors de la famille (ou du ghetto) des poètes, de Gilberte H. Dallas, rongée par un cancer, de Jean-Pierre Duprey, d'André Frédérique, de Roger Milliot, de Gérald Neveu, de Roger Arnould-Rivière et de Jean-Philippe Salabreuilh, qui se donnèrent la mort, ou de Jacques Prevel, emporté par la phtisie ? Pierre Seghers et ses collaborateurs doivent être remerciés d'avoir, sur la tombe de ces « horribles travailleurs » victimes de leur horrible travail, allumé un feu de connaissance et de reconnaissance que l'on espère durable. Du choix de poèmes, fort bien fait, qui suit chaque étude, je n'extrairai

(2) Editions Seghers.

que deux vers de Jacques Prenel, qui pour les poètes survivants prennent valeur d'engagement solennel :

Il faudra travailler jusqu'à la fin des temps
Il faudra retrouver le Geste et la Parole.

Cette « Parole », comment la retrouver ? Trop de poètes la cherchent dans de savants conglomérats de mots qui font penser aux automobiles compressées par le sculpteur César. Exagérément fascinés par les travaux des grammairiens structuralistes, ils oublient que, comme l'écrivait Quintilien *(in Institutio oratoria),* « sans la musique, la grammaire ne peut être complète puisqu'elle doit traiter de mètres et de rythmes ». Ils oublient surtout que le propre de la parole est d'être formulée par une bouche et perçue par une oreille et, enfin, qu'elle requiert moins de science que d'inspiration. « Ces rhétoriqueurs croient, écrit très justement Henri Meschonnic dans la préface de ses *Dédicaces proverbes*(3), que l'on n'écrit que pour allégoriser l'écriture ». Il n'est heureusement pas le seul à prouver, comme la marche se trouve en marchant, que la poésie, cette parole par excellence, se prouve en parlant.

Encore y a-t-il maintes façons de « parler ». Ce peut être d'abondance, avec une sorte de complaisance médiumnique, et les poèmes portent alors vers nous toute une moisson d'images fortuites, de mots en liberté et de battements de coeur. Ce peut être aussi avc beaucoup d'économie verbale, d'élaboration minutieuse, et les poèmes viennent alors à nous comme autant de talismans fragiles mais lourds de sens. Ce peut être encore avec humour, tendresse, exaspération, que sais-je ? L'indispensable, c'est que le poète se souvienne qu'il a charge de langage, mais aussi charge d'âme. J'approuve de tout coeur Bernard Noël, qui vient de publier *La peau et les mots*(4) de se tenir à l'affût d'une « blancheur spontanément surgie d'une rencontre invisible » mais j'approuve non moins Claude Vigée d'écrire, dans *Le soleil sous la mer,* qui rassemble son oeuvre complète de ce jour(5) :

---

(3) Editions Gallimard.

(4) et (5) Editions Flammarion.

Tu n'écris plus
Pour être lu
Par des poètes.
Tu dis pour être
Au coeur de l'homme,
Simplement.
Ton chant est comme
Une fenêtre
Ouverte au vent.

J'approuve enfin le grand mouvement lyrique, panique, qui anime les deux recueils, *L'Automne à Lascaud*(6), et *Le Cinquième poème*(7) récemment publiés par Hubert Juin. Il y a là une sorte d'émerveillement devant la femme et devant la nature. Les Ardennes, la Normandie, la Vendée, le Périgord, autant de régions aimées par le poète, autant de groupes de poèmes. Sans que cette saine réaction contre l'abstraction et l'angélisme d'une certaine avant-garde prenne jamais l'allure d'un retour à la poésie folklorique. Hubert Juin a le grand art d'élever à la dignité du langage le plus surveillé ses plus naturelles allusions aux lieux qui ont sa préférence. Sa diction, qui renouvelle le vers traditionnel par tout un jeu d'échos, de rejets et de syncopes, est tellement bien assurée qu'il peut se permettre d'être tour à tour anecdotique, descriptif, mythologique, voire précieux. C'est ainsi qu'il convoque Eurydice et Didon à ses grands festins d'herbe fraîche et de raisin pulpeux et ne craint pas d'appeler « ma Dame », comme ses confrères du Moyen Age, la femme dont il est amoureux, ou bien encore réemploie de vieux mots comme « onde » et « yeuse », au lieu d'écrire « eau » et « chêne », tout cela sans que jamais se rompe le charme, éminemment moderne, où son poème nous tient. Bel exemple de liberté, de dédain des modes. Puisse-t-il être suivi.

JEAN ROUSSELOT

(6) Editions de Rache, Bruxelles.
(7) Editeurs Français Réunis.